

Sujet de dissertation

Un acte de justice ne risque-t-il pas d'être un acte de vengeance ?

Analyse du sujet

Le terme **justice** renvoie essentiellement dans ce sujet à la **justice pénale** : dans nos sociétés occidentales modernes, celle-ci consiste en un **ensemble d'institutions** dépendant de cette entité politique qu'est l'**Etat de droit**. Un **acte de justice** se situe toujours dans un tel **cadre institutionnel**. Emanant de **personnes qualifiées et compétentes** – les **magistrats** -, s'appuyant sur des **lois écrites** en vigueur, il consiste à **attribuer** – à travers un **verdict**, une **sentence** - et à **appliquer** une **sanction** – la **peine** ou la **punition** – à un **coupable**. L'acte de justice renvoie donc à l'**énoncé de la peine** et à son **administration**.

Un **acte de vengeance** est celui par lequel une **victime répond** à un **préjudice** ou à un **dommage subi** par un **châtiment** qui en constitue la **contrepartie**. Un individu s'estimant **lésé** éprouve le besoin de **faire payer le tort** qu'il a **souffert**.

On voit donc d'emblée où se situe le **rapprochement possible entre justice et vengeance** : nous sommes en présence de **deux modalités** de l'**exigence d'expiation**. Leur **point commun**, c'est le **châtiment** : à un **mal subi**, on répond par un **mal infligé**.



Le châtimeut de la reine Dirce attachée à un taureau
mosaïque romaine

Cependant le **premier présupposé du sujet** est que la justice n'est pas la vengeance. S'il y a parenté entre elles, il n'y a pas identité. La justice se distingue spécifiquement de la vengeance. Une **étape du devoir** devra être impérativement consacrée à ce **travail de différenciation**.

Le **second présupposé du sujet** tient à l'emploi du terme **risque** (nous sommes ici en présence de l'**articulation dramatique** du sujet). Parler de **risque**, c'est évoquer un **danger**, un **péril**, celui du **glissement** toujours possible de la justice vers la vengeance. Il s'agirait pour la justice d'une **régression**, voire d'une **dénaturation**. Il est vrai que la vengeance n'a pas **bonne réputation**. Elle a **mauvaise presse**, elle joue souvent le rôle de **repoussoir**. Là où la justice est **bonne**, la vengeance est toujours **injuste**. Là où la justice se situe **dans le cadre de la loi**, la vengeance est toujours **hors-la-loi**. Elle est **stigmatisée** comme une **forme archaïque et primitive de la justice**, à laquelle le **passage** à une justice étatique permet de **mettre fin**. L'**instauration** de la justice pénale apparaît alors comme le **dépassement** de la vengeance en même temps que son **abolition**.

Le **troisième présupposé du sujet** vient cependant **poser un soupçon** sur un tel schéma : ne s'agirait-il pas d'un **évolutionnisme naïf** ? Le dépassement de la vengeance par la justice s'est-il effectué sans **restes**, sans **vestiges** ? A-t-il permis d'**éliminer** toute **trace** de l'**esprit de vengeance** dans le **processus juridique** ? Il ne le semble pas. Là est l'**enjeu majeur du sujet** : dans le constat du « *paradoxe lié à la résurgence irrésistible de l'esprit de vengeance aux dépens du sens de la justice dont le but est précisément de surmonter la vengeance* » (Ricoeur). Cette récurrence de l'idée de vengeance à l'intérieur de la justice pénale constituerait alors l'**échec collectif d'une société**.

Le **problème** est celui de la **valeur de la justice**, de sa **prétention à la légitimité**. Nous sommes invités, soit à la **défense** de la justice, soit à sa **condamnation**. Nous opterons pour sa **défense** : **comment préserver l'acte de justice de sa contamination toujours possible par la vengeance ?**



Les Erinyes, déesses de la vengeance

Exemple de plan synthétique

I L'avènement de la justice pénale, comme tentative de dépassement et d'abolition de la vengeance

- 1) L'instauration de la justice restreint la vengeance et contient la chaîne infinie de ses effets
- 2) La loi du talion et sa signification profonde
- 3) L'inévitable évolution du droit pénal : d'une justice vengeresse et cruelle à son humanisation

II Un acte de justice ne saurait se confondre avec un acte de vengeance

- 1) La justice, œuvre positive de la force, s'oppose à la vengeance, ruse des faibles et produit du ressentiment
- 2) Arbitraire et caractère privé de l'acte de vengeance. Exigence de proportionnalité et d'universalité de la peine judiciaire
- 3) La procédure judiciaire et ses contraintes

III Le paradoxe de la justice et la réponse à ses dérives possibles

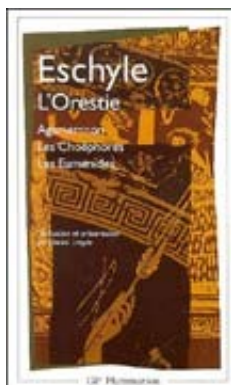
- 1) La justice vengeresse
- 2) La finalité véritable de la peine judiciaire : le projet de réhabilitation
- 3) La possibilité du pardon, comme sortie définitive de la vengeance

Développement rédigé des trois grandes parties

L'avènement de la justice pénale comme tentative de dépassement et d'abolition de la vengeance

Historiquement, la **justice** s'instaure d'abord pour tenter de **contenir la vengeance et d'en limiter les effets**. René Girard rappelle dans *La violence et le sacré* comment la **vengeance engendre la vengeance**, dans une **chaîne infinie** et un **enchaînement inéluctable de violence**. « *La vengeance constitue un processus infini, interminable. Chaque fois qu'elle surgit en un point quelconque d'une communauté elle tend à s'étendre et à gagner l'ensemble du corps social* ». De crimes en représailles, la vengeance **contamine** tout le **corps social** et le **menace d'éclatement**. La **justice** vient alors **court-circuiter** cette **chaîne infinie** en **disqualifiant** la **vengeance** et en la décrétant **hors-la-loi**. « *C'est le système judiciaire qui écarte la menace de la vengeance* ».

La tragédie d'Eschyle *L'Orestie*, troisième volet du cycle des *Euménides*, illustre parfaitement la thèse de René Girard. Au début de la pièce Oreste, qui a tué sa mère Clytemnestre et l'amant de celle-ci pour venger le meurtre de son père Agamemnon, est poursuivi par les Erinyes. Les **Erinyes** représentent **la logique d'une vengeance enfermée dans le cycle infernal des représailles, où le sang appelle le sang**. Oreste, ne pouvant trouver le repos, supplie Athéna de lui venir en aide. Cette dernière va alors fonder le premier **tribunal de justice** qui **mettra fin** à cet **enchaînement**. La **justice nouvelle triomphera d'une vengeance primordiale et sauvage**. Les **Erinyes de maléfiques** vont devenir **bénéfiques** et s'appelleront désormais les **Euménides** : les **bienveillantes**.



Telle est bien la **finalité** de ce « **plus ancien canon de la justice** » - selon l'expression de Nietzsche dans *La généalogie de la morale* – qu'est la **loi du talion**. Certes, une lecture littérale de ses toutes premières formulations – à travers plusieurs passages de *l'Ancien Testament* – *Deutéronome* et *Lévitique* – semble l'assimiler à une forme de **vengeance primaire, cruelle et sanguinaire**. En replaçant ce principe dans son contexte, cependant, on constate qu'il exprime **l'apparition d'un souci de justice venant rompre avec l'esprit de vengeance**.

Levinas, dans son ouvrage *Difficile liberté*, interprète avec finesse les exigences de la loi du talion comme une **avancée majeure** de la **sphère de la justice**. « *Dent pour dent, œil pour œil – ce n'est pas le principe d'une méthode de terreur (...) ce n'est pas une façon de se complaire dans la vengeance et la cruauté où baignerait une existence virile* ». Car la loi du talion vient **limiter** la **démensure** de la **vengeance** et son risque d'**extension illimitée**. Il est effrayant, dira-t-on, que pour un œil crevé on doive répondre de la même manière. Mais la formule signifie aussi qu'on ne fera **rien de plus** – par exemple crever les deux yeux ou radicalement tuer. « *La violence appelle la violence. Mais il faut arrêter cette réaction en chaîne. La justice est ainsi* ».

Aux paragraphes 8 à 10 de la Deuxième dissertation de *La généalogie de la morale*, Nietzsche, retraçant la **généalogie de la justice**, montre comment son **évolution progressive** l'a amenée à **se dissocier** peu à peu de la simple **vengeance**. Dans les **sociétés primitives**, à l'époque de la **moralité des mœurs**, le **châtiment**, dans son **inexorable cruauté**, est encore très proche de la **violence sanguinaire**. Il s'agit en effet de **dompter l'animal humain**, ce qui ne peut se faire qu'au prix d'un **apprentissage brutal** et **sanglant**. Le **criminel**, conçu comme une sorte de **débiteur** – au nom de cette **logique de la dette** dans laquelle Nietzsche voit la forme la plus ancienne de la justice - est voué à la **colère vengeresse** de la **société/créancier**. A ce niveau, la **justice** porte encore le **masque** de la **vengeance**. « *Le « châtiment », à ce degré des mœurs, est simplement l'image, la mimique de la conduite normale à l'égard de l'ennemi détesté, désarmé, abattu, qui a perdu tout droit non seulement à la protection, mais encore à la pitié* ». La justice cependant va peu à peu connaître un **processus d'humanisation** et d'**adoucissement** qui l'**éloigne** toujours plus de la **vengeance**. Elle se fera moins rigoureuse dans l'application du châtiment et **se désolidarisera** de plus en plus radicalement des **manifestations de cruauté**.

Un acte de justice ne saurait se confondre avec un acte de vengeance

Si la justice est née dans un berceau ensanglanté et si son instauration ne peut faire l'économie de cette cruauté formatrice (« *combien de sang et d'horreur se trouve au fond de toutes les « bonnes choses »* »), Nietzsche, cependant, a toujours tenu à **dégager la justice véritable de toute affinité avec l'esprit de vengeance**.

Au paragraphe 11 de la deuxième dissertation de *La généalogie de la morale*, il **refuse** fermement toute tentative visant à « *sanctifier la vengeance sous le terme de justice* », « *comme si la justice n'était au fond qu'une transformation du sentiment de l'offense ressentie* ». La **vengeance** est le **propre** des **faibles**, des hommes **médiocres**, incapables d'affirmation, guidés en toutes choses par les **sentiments négatifs** et **réactifs** qui émanent du **ressentiment**. Elle use toujours, pour s'exprimer, de **moyens détournés**, **vils** et **bas**. L'**esprit de justice** et les **actes** qu'il inspire émanent au contraire de la **maîtrise de soi**, de la **force**, de la **grandeur d'âme**. « *Etre juste implique toujours une condition positive* ». A la **subjectivité partielle** et **passionnelle** de la **vengeance** répond l'**impartialité**, l'**objectivité** « *inaltérable, haute, claire et profonde* » de la **justice** qui s'exprime toujours dans le **silence des passions**.

Si la **vengeance** est toujours **arbitraire**, c'est en raison de son **caractère privé**. Elle dépend de la **seule décision** de l'**individu offensé**. De plus, dans le cas de la vengeance, le **choix de la peine** n'est pas **fixé d'avance**. Enfin, la vengeance est **sans mesure** : elle ne se préoccupe pas d'**équivalence** ou de **proportionnalité**. La **justice** quant à elle, revêt un **caractère public, étatique**. L'application de la **peine** s'y exerce sous le **contrôle de la loi**. La **loi**, dans l'**impersonnalité** de son **autorité**, va mettre fin au cortège indéfini des **règlements de compte individuels**. Tout **acte de justice pénale** répond à une **exigence de mesure**, de **calcul** très strict. Dans tout **code pénal** existe une **échelle des délits et des peines**. Une telle **règle de proportionnalité** a toujours constitué la **règle de base** de toute **législation pénale**, comme l'a bien montré Foucault dans *Surveiller et punir*. « L'ère des supplices », qui a précédé l'institution carcérale, participe déjà – même si aujourd'hui des pratiques comme la pendaison, le bûcher ou l'écartèlement nous semblent des manifestations d'une cruauté insoutenable – de l'**ordre de la justice** : elle était en effet strictement **codifiée** par une véritable **arithmétique pénale** établissant une stricte **corrélation** entre le **type**, la **qualité** et l'**intensité** de l'**atteinte corporelle** et la **gravité du crime**.

Selon Ricoeur (*Le juste I*) **c'est dans les procédures pénales qui régissent le cours de tout procès qu'on peut repérer la rupture, l'écart entre justice et vengeance.**

C'est essentiellement d'abord la **juste distance** qu'opère le **procès** qui établit cette **coupure**. La **vengeance**, en effet, se caractérise par l'**absence de médiation** : l'**offensé** est à la fois **juge et partie**. D'où l'inévitable **partialité** de la vengeance. L'**acte de justice** au contraire suppose toujours l'**intervention du tiers**. Ce tiers s'y présente sous la forme d'un **triple constituant**. Vient d'abord l'**Etat**, puisque l'institution judiciaire en relève et constitue l'un de ses **trois pouvoirs**, à côté du législatif et de l'exécutif. Nous rencontrons ensuite le **personnel judiciaire**, où domine la haute **figure du juge**, garante de la **neutralité** et de l'**impartialité** exercées par la justice. Le juge doit être ce **tiers impartial**, cet **arbitre neutre** par rapport aux intérêts en jeu, il doit prononcer sa sentence « sans considération de personne ». Mais c'est aussi la **place essentielle du langage** qui marque la rupture entre justice et vengeance : c'est la **parole**, sous la forme du **débat**, à la fois **pluriel** et **contradictoire**, qui permet la **mise à distance** de la violence. **La parole remplace la violence que le tribunal a pour but de suspendre.**



Le paradoxe de base de la justice et la réponse à ses dérives possibles

Ce que montre bien la réflexion de Ricoeur, c'est que **la justice constitue une conquête toujours à reconduire, face à la menace perpétuelle de sa propre perte dans la violence et la barbarie.**

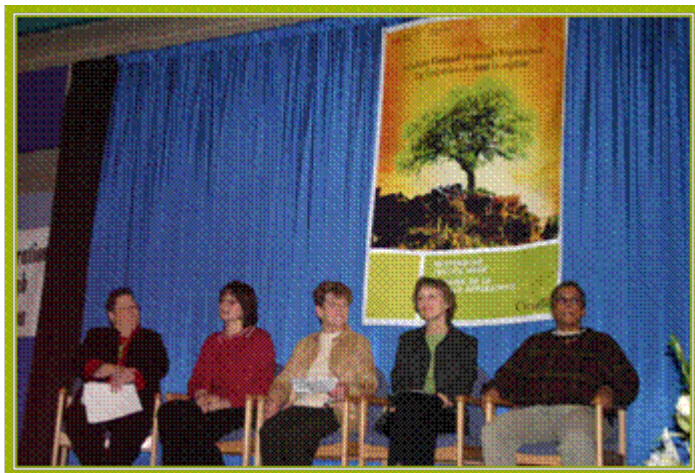
L'**esprit de vengeance** en effet peut s'introduire dans tous les **rouages** de la **mécanique judiciaire**, et ce à toutes les **étapes** de sa **procédure**. Cela est déjà vrai au stade de l'**imposition de la sentence**. Une **décision de justice** a toujours un caractère **définitif**, elle **tranche**, elle **arrête** un **jugement** (on parle à ce propos de force de la chose jugée). Elle fait au moins un **mécontent**, qui peut être poussé à **récriminer**. D'autre part la justice, étant prononcée par des **hommes**, est toujours **faillible**, elle n'est pas à l'abri des **erreurs judiciaires**. Mais c'est surtout au **stade** de l'**application**, de l'**exécution** de la **sentence**, que la justice est menacée de se confondre avec l'esprit de vengeance, dès lors qu'elle oublie le **sens profond** de la **peine**.

Ces insuffisances d'une justice trop purement humaine ont été fermement soulignées par Levinas dans *De Dieu qui vient à l'idée* où il commente le beau mythe platonicien du *Gorgias*. La **justice des vivants** s'accomplit toujours sur le seul **plan du visible**, elle est tributaire de toute une **mise en scène** qui ne peut que **faire écran** à une **justice véritable**.

Pour désamorcer cette menace, il apparaît essentiel de repenser la finalité de la peine. La justice ne doit jamais oublier que **quelque chose est du au coupable**. Cette « disposition d'esprit », on peut l'appeler **considération**, par opposition au **mépris**. Même les auteurs des crimes les plus immenses ont **droit** à cette **considération**, parce qu'ils restent des **hommes**, comme leurs juges. Levinas parlera à ce propos de **sollicitude**. Cette sollicitude, il en voit le **modèle** dans le **Talmud** : les juges du Sanhédrin, rappelle-t-il, se conformaient à la **règle** suivante : pendant le jugement, ils se **couvraient le visage** pour éviter d'être influencés par le regard des plaignants. Par contre, une fois le **jugement prononcé**, ils se **tournaient** vers le condamné afin de répondre à ce que Levinas nomme l'**appel du visage**. **La leçon est claire : si la justice doit s'exercer dans toute la rigueur et la sévérité de l'impartialité, elle doit aussi s'ouvrir à la miséricorde et à la bonté.** Une **justice véritable** en effet n'a pas pour but d'écraser, de **briser** le **coupable**. Ce qu'elle doit avant tout viser, c'est sa **réhabilitation** : il s'agit de le **rétablir** dans sa **capacité fondamentale** à être un **citoyen à part entière** et à retrouver l'**estime publique**.

En préparant la réhabilitation, la sanction peut ensuite ouvrir la voie au pardon.

Certes, le pardon **n'appartient pas à l'ordre juridique**. Il ne relève même pas du **plan du droit**. Il constitue, selon la belle expression de Nietzsche, « *l'auto abolition de la justice* ». Mais, tout en lui **échappant**, il peut avoir un **effet secondaire** sur l'**ordre juridique** lui-même. Parce qu'il la **surplombe** infiniment, le **pardon** constitue un **rappel permanent** du fait que la **justice** est seulement celle des **hommes** et qu'elle ne saurait s'instaurer en **jugement dernier**. La justice des hommes doit rester **humble**, car elle ne détient pas les clés du **secret** de toute **existence individuelle**. La **stratégie du pardon** pourrait même **court-circuiter la justice en se substituant à la sanction**. C'est ce que certaines tentatives historiques récentes nous invitent à penser, ainsi du cas de l'**Afrique du Sud après l'apartheid**. A la suite de ces douloureux événements, l'Afrique du Sud a voulu éviter de longs procès conduisant à **entretenir l'esprit de vengeance**. La **commission « vérité et réconciliation »** décida alors d'explorer une **voie nouvelle**. Elle se donna pour mission de susciter les **confessions** et les **aveux spontanés** des **auteurs d'exactions**. Il s'agissait de **consoler les offensés en leur permettant l'exercice public du travail de mémoire et de deuil** et de leur offrir la **possibilité de pardonner à leurs offenseurs**, auxquels était alors accordée une **amnistie individuelle**.



réconciliation »

La commission « vérité et

